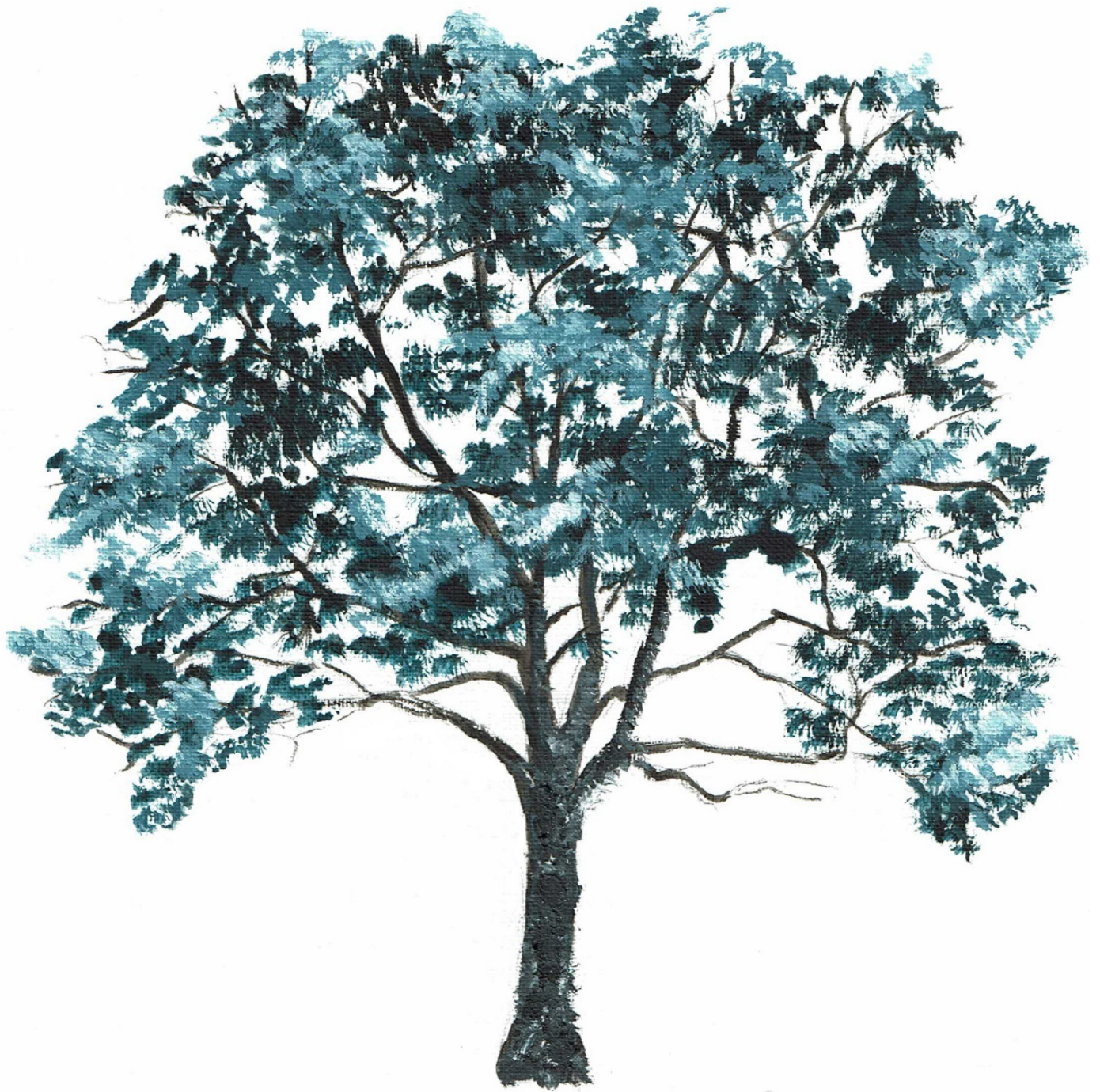


Goncourt de la Paix



Bruno H. Lang

Bruno H. Lang

Goncourt de la Paix

© Bruno H. Lang, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1090-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Conception graphique de la couverture : © Bruno H. Lang

Partie I

1. Lundi 17 septembre 2018

Je m'apprêtais à entendre la ronde bruyante des poubelles valsant de main en main jusqu'à la benne finale, et je n'avais toujours pas fermé l'œil. Allongé sur le dos, puis sur le ventre, avec ou sans oreiller, j'avais cherché la bonne position pour que le sommeil m'attrape. Entrebâiller la vieille fenêtre en bois avait semblé être une bonne idée, mais les bruits de la rue en contrebas m'avaient rapidement fait renoncer à la bouffée d'air frais qui avait envahi ma chambre à coucher. Décidément, la nuit était blanche.

Paul, mon chef, avait décidé de me confier une nouvelle responsabilité au travail. Je devais ce matin-là accueillir mes collègues à leur arrivée, leur distribuer les nouveaux équipements de protection et les faire émarger. Le problème, à cause de la nouvelle heure d'embauche 30 minutes plus tôt, c'était que toute mon organisation du lundi s'en trouvait chamboulée : une nouvelle boulangerie à trouver – celle de mon quartier n'ouvrait pas avant 7 heures –, un nouvel horaire de transport également. Paul m'avait affirmé qu'il ne s'agirait que des lundis matin, mais c'était déjà suffisamment pénible comme ça.

Je trouvais facilement une place assise dans le bus qui me conduisit au dépôt deux heures plus tard. D'habitude, je restais suspendu aux barres à regarder vaguement la ville et sa banlieue jusqu'à mon arrivée dans la zone industrielle. De ma banquette, je pus cette fois détailler plus ou moins discrètement les passagers, fascinés pour la plupart d'entre eux par leurs petits écrans bleus. Je n'avais pas été convaincu par l'utilité de ces téléphones lors de leur passage à des systèmes intelligents. Quand mon vieux portable était tombé en panne, je ne l'avais pas remplacé. D'ailleurs, ma vie simple n'exigeait pas d'en posséder un.

Dès mon arrivée au travail, j'avais scrupuleusement respecté les consignes indiquées sur la feuille des procédures portée à ma connaissance. En distribuant chaussures et gants de sécurité, j'avais veillé à bien cocher chaque case, à faire signer chacun de mes collègues. Thierry, un ancien chauffeur routier reconverti en magasinier pour raison de santé – son dos, je crois – s'était mis en tête de me vouvoyer toute la matinée, pour bien se foutre de moi, « maintenant que vous êtes officiellement passé caporal-chef ». Cette nouvelle responsabilité éternelle, il n'y eut aucune autre incidence particulière, la journée s'était déroulée,

identique strictement aux journées précédentes.

Le soir venu, je m'étais attablé pour le dîner et m'étais contenté de fixer mon bol de soupe industrielle. La demi-baguette de pain que j'avais pour habitude de manger lors de ce repas n'eut pas davantage de succès. Sur la ligne 4 des transports en commun de la ville, ce matin, il y avait une femme, en manteau bleu à petites fleurs. C'est d'ailleurs le vêtement qui a attiré mon attention, j'ai pensé que le temps avait dû changer, et que l'été s'achevait peut-être. Les longs cheveux de la femme masquaient son visage, je ne voyais que sa main gauche tenir le livre. Lorsque je me décidai à m'approcher pour m'assurer de ce que je croyais reconnaître, le bus ralentit puis stoppa. Elle glissa le livre dans la poche de son manteau, s'approcha de la porte qui venait de s'ouvrir et sortit. Je n'ai pas voulu descendre à cet arrêt, je me serais mis en retard. D'ailleurs, je me voyais mal demander à cette personne de me montrer ce qu'elle lisait, bonjour Madame, je vous ai suivi, j'aimerais voir le livre que vous avez dans la poche, le livre avec l'arbre bleu.

2. Samedi 22 septembre 2018

La femme n'était pas dans le bus les jours suivants. En tout cas, personne n'était descendu à son arrêt. Dès le mardi qui suivit, avec mes horaires habituels, j'avais également retrouvé la foule, une cohue de gens mouillés par une fine pluie qui avait décidé de diluer l'atmosphère de la ville en cette mi-septembre. Autant dire que la vue que m'offrait ma place était bouchée, et repérer quelqu'un dans ces conditions eût relevé de la chance.

Après avoir appelé la résidence de maman – elle se portait bien –, j'avais décidé de me rendre aujourd'hui dans la zone commerciale située à la sortie de la ville pour y acheter deux ou trois petits camélias – pour maman justement – puis de les installer sur le balcon de l'étage. Ce genre de fleurs pouvaient, je crois, résister au froid de l'hiver à venir, mais je préférais demander son avis à un conseiller. J'évitais de me rendre chez le fleuriste de mon quartier, j'y avais acheté un bouquet de fleurs une fois, et le responsable m'avait alors posé beaucoup de questions, ça m'avait embarrassé.

Le bus de la ligne 4, qu'on pouvait prendre à trois cents mètres à peine de mon immeuble, m'amenait chaque jour à mon travail en passant devant une imposante jardinerie. Alors que je gagnai l'arrêt, le bus me doubla et je devinai qu'il me faudrait patienter longtemps avant de pouvoir monter dans le suivant, on était samedi. Trente minutes pour le prochain. Pas de banc. Rentrer chez moi, pour un court aller-retour n'avait pas d'intérêt, je devais attendre.

Sur le trottoir opposé, quelqu'un alors me fit des signes. C'est ce que je crus tout d'abord, qu'on cherchait à attirer mon attention. Réfléchi par une pancarte publicitaire fixée sur les bâches plastiques d'un échafaudage, les rayons du soleil matinal m'éblouissaient par intermittence. La réfection de la grande bibliothèque municipale était en cours depuis plusieurs mois, et une structure métallique masquait en quasi-totalité la façade de ce vieux bâtiment que je savais défraîchie.

— Je sais bien que tu es là, ai-je pensé tout haut, que tu te tiens juste devant moi, prête à m'accueillir.

Il me fallait bien l'admettre, depuis la femme aperçue lundi dans le bus, je

faisais semblant. Semblant d'avoir mal vu, semblant de croire que je parviendrai à oublier, espérant que ma vie allait reprendre son cours, régulier, organisé, alors qu'en fait, le temps autour de moi s'était curieusement grippé. Finalement, de l'autre côté du trottoir, on cherchait bien à attirer mon attention : « ouverte pendant toute la durée des travaux », la bibliothèque m'envoyait des signaux, m'invitant à entrer pour me renseigner à propos de cette couverture de livre que j'avais cru apercevoir. Ça ne pouvait pas être le même dessin. Je m'imaginais entrer dans la bibliothèque pour me renseigner, ah non, Madame, hélas je ne connais pas le titre du livre, j'étais trop loin de la femme qui le lisait, mais sur sa couverture on y voit un arbre bleu, ça vous dit quelque chose ? Évidemment, c'était plutôt vague comme description.

Traverser la rue et entrer dans le bâtiment était bien au-dessus de mes forces, le bus arriva enfin et me délivra de mes hésitations. Ce n'était probablement qu'un sursis, car des souvenirs nombreux, inconfortables s'étaient répandus dans toute ma chair, asphyxiant à nouveau mes muscles et mes pensées.

3. Vendredi 28 septembre 2018

— Serge ? Tu peux venir au bureau ?

Je retirai le casque de protection de mes oreilles et le fis répéter :

— Peux-tu passer au bureau s'il te plait ?

— Oui, Paul. J'arrive. Donne-moi juste quelques minutes.

— Prends un formulaire de retrait en passant, j'ai quelqu'un qui vient d'arriver pour un direct.

Les usagers des quartiers dont s'occupait notre dépôt pouvaient retirer les livres commandés dans n'importe quelle bibliothèque faisant partie du réseau. Pour permettre cette facilité, notre équipe d'agents magasiniers se chargeait de collecter les ouvrages présents dans les différents lieux de la ville. On les triait et les relivrait au bon endroit. Il arrivait parfois que certaines bibliothèques passent chercher leur commande directement au centre de tri, dans le cas par exemple où le délai de livraison prévu initialement serait trop long.

C'était le cas ce matin-là, « un direct » comme on avait coutume de l'appeler entre nous, un employé d'une des bibliothèques de l'agglomération était venu au centre retirer lui-même sa commande. Après avoir empilé les cartons de livres spécifiquement étiquetés pour cette occasion, je manipulai le diable pour sortir sur le parking extérieur et m'approchai au plus près du petit fourgon blanc qui allait se charger de livrer les ouvrages.

Lorsque j'ouvris la porte arrière du véhicule, le parfum qui se dégagea alors me fit reculer d'un pas, puis me figea. L'odeur de lilas et d'herbe s'agrippa à mes épaules et me pressa vers le sol, et je pesai soudain plusieurs tonnes. Le parfum pourtant délicat couvrait la senteur de neuf du fourgon. Elle surpassait celle des livres présents dans la cabine et effaçait d'un trait les odeurs âcres de la zone industrielle à l'atmosphère viciée par trop d'émissions polluantes d'usines, ou de camions circulant sur l'avenue adjacente. Avant même que le cheminement électrique ne termine sa course jusqu'à un recoin de ma mémoire, je remarquai, posé sur l'appuie-tête du siège passager à l'avant du véhicule, le manteau bleu,